


# JOURNAL DES DAMES

## ET

## DES MODES.



*Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15.*

### LE CABINET DES MODERNES.

Etranger dans Paris, et cousin de Floricourt, qui connoît à merveille sa capitale, je le priai dernièrement de m'accompagner au *Salon des Antiques*. Après huit jours de prières j'obtins enfin de lui cette complaisance, et nous voilà au Muséum. La *Vénus* m'enchantait, le *Laocoon* me frappa d'étonnement, et l'*Apollon Pithien* me saisit d'admiration. Je promenois mes regards de l'un de ces ouvrages à l'autre, quand je vis Floricourt à quelques pas de moi arrêté devant la *Vénus accroupie*, et disant à haute voix : *Elle est belle; mais la Vénus de mon cabinet vaut mieux que ça*. Cette exclamation me tira de ma rêverie, et je courus à lui. Quelle est cette *Vénus*, lui dis-je, quel est ce prétendu cabinet? Depuis un mois j'habite dans ta maison, tu sais que je suis amateur, et tu ne me l'as pas fait voir? C'est affreux!! — Comment, mon cher ami, tu n'as pas vu *mon Cabinet des Modernes*? Cela est-il possible! Quelle distraction! moi qui le fais voir à tout le monde! mais c'est qu'aussi tu me fais promener depuis plus de quinze jours à Paris pour en admirer les chefs-d'œuvres, les monumens, les antiquités, et moi j'avois perdu de vue mes modernes. — Tes modernes, je t'entends, ce sont sans doute des tableaux de *David*, de *Gerard*, de *Vernet*, de *Vincent*? — Non, mon cher ami, non, ce sont des miniatures; il est vrai qu'il y en a plusieurs d'*Izabey*. Mais rentrons, et tu le verras. Nous passâmes en effet dans l'appartement mystérieux de Floricourt; nous traversâmes son antichambre à la chinoise, sa chambre à coucher, dont le lit est dans un genre si nouveau, et son boudoir où tout est glaces et canapés (car l'appartement d'un élégant de nos jours est plus recherché que celui d'une petite-maitresse d'autrefois), et nous pénétrâmes dans le fameux *Cabinet des Modernes*.

Prends garde, me dit Floricourt en entrant; aucune femme n'est sortie de ce cabinet sans avoir repris sa liberté; mais aucun homme n'y est encore entré sans y avoir perdu la sienne. L'avertissement étoit sérieux, mais la curiosité étoit encore plus forte, elle prévalut, et j'entraï. L'aspect de ce Cabinet est moins impo-



sant qu'agréable. Il n'est pas grand , mais bien éclairé ; l'ensemble n'en est pas majestueux ; mais je ne connois rien de mieux fini que les détails : aux quatre angles sont quatre figures anciennes sans être antiques ; ce sont quatre femmes de la cour , qui tour-à-tour formèrent mon jeune cousin , et crurent toutes quatre le former pour la première fois. Comme la passion qu'il leur inspira fut assez vive , et sur-tout d'assez longue durée , il eut le tems non-seulement de les faire peindre , mais même de les faire modeler en cire ; une inscription au-dessous de chacune de ces figures porte leurs lettres initiales , les traits caractéristiques de leur vie et de leur amour. Il n'appelle pas cela mes *figures de Curtius* , comme je l'avois d'abord imaginé ; mais il dit en les montrant : Voilà mes *Momies*. Viennent ensuite les pastels , il y en a huit ; ce sont huit femmes qui paroissent avoir été très-belles ; mais le tems , qui a effacé leurs traits , n'a pas même respecté leur peinture. Ces pastels sont *gersés , ridés , effacés , passés* ; les femmes qu'ils représentent sont passées comme eux. Ainsi , me dit Floricourt , passons ; voici six portraits à l'huile ; ce ne sont que des bustes , car j'ai voulu ne faire représenter de ces femmes que ce qu'elles avoient de beau ; une tête charmante , des yeux pleins de feu , une bouche de rose ; mais le reste m'a donné bien du chagrin.

Au milieu de ces tableaux s'élevoit une femme peinte depuis la tête jusqu'aux pieds ; mais au milieu du corps , un peu sur la gauche , la peinture étoit effacée , on ne voyoit que la toile. Voilà la seule , me dit Floricourt , voilà la seule que j'ai aimée ; elle étoit belle , jeune , fraîche , aimable , vive , spirituelle : le peintre a rendu tous ses traits ; mais il a laissé le cœur en blanc , elle n'en avoit pas. . . . .

Et vis-à-vis , lui demandai-je , cette femme ou plutôt ce cœur... Ah ! c'est celle qui m'a tant aimé , qui étoit toute cœur , mais que je n'ai jamais pu payer de retour , parce qu'avec toute sa tendresse , elle étoit laide à faire trembler.

Cette figure pâle et désespérée , c'est celle d'une jeune folle , d'une anglaise qui a voulu se noyer pour moi.

Cette Italienne , dont l'œil peint l'ardeur , la vivacité , la colère , c'est une actrice de Milan qui voulut me poignarder un jour que.....

Et cette ébauche , c'est une femme à la mode , qui ne m'aima qu'un jour , m'abandonna le lendemain , et dont la flamme comme le portrait n'ont jamais été qu'une ébauche

Et ce portrait , dont les yeux , la bouche , le nez sont rapportés , C'est une adroite commère , qui avoit quatre amans à-la-fois. Elle permit à l'un de faire peindre ses yeux , à l'autre de faire peindre son nez , un troisième eut son front , et moi sa bouche. Nous nous connoissions tous quatre , nous tirâmes les quatre parties au sort , le tout m'échut , je les réunis et j'eus tout le portrait , si je n'eus pas toute la belle.

De l'autre côté du cabinet , on voyoit des tresses , des col-



liers, des bracelets, des souvenirs; ce sont des belles prudentes qui, crainte d'être affichées, n'ont voulu me donner que des cheveux; qu'ont-elles gagné à ce manège? j'ai mis sous les cheveux de chacune son nom tout entier, au lieu que je ne mets sous le portrait des autres que les lettres initiales. . . . .

Quand j'ai une maîtresse dont je veux me défaire, ajouta Floricourt, je l'amène ici, et elle en sort furieuse. Quand je veux tourmenter un ami, je l'introduis dans ce cabinet, et il en sort plein de jalousie et d'amour.... Moi je me suis retiré pénétré d'indignation, et j'écris ces détails pour l'avertissement du beau sexe.

#### SEXOPHILE le Curieux.

Je me trouvois, il y a quelques jours, chez une de ces dames que l'on appelle de la haute compagnie. Elle étoit entourée de fleurs; ses gens empressés étaloient devant elle la dépouille de vingt jardins peut-être. Elle examinoit, grondoit, rejettoit, dédaignoit: il n'y avoit point à son gré de roses assez fraîches, d'œilletts assez beaux, de lis assez purs. Dans un coin du salon, un grand homme sérieux, sec et maigre, fredonnoit un air entre ses dents, et assis devant une table, écrivoit, raturait, regardoit le plafond, se grattoit le front, écrivoit de nouveau, puis raturait encore. Que ces fleurs sont belles! dis-je à cette dame: pourquoi les méprisez-vous? le printemis n'offre rien de plus superbe. Affreuses! me répondit-elle; voulez-vous que j'offre de semblables fleurs à mon père? — C'est pour votre père? je vous pardonne alors d'être difficile. Hé bien, attendez à demain; la nuit prochaine sera moins orageuse sans doute, et l'aurore vous rendra des roses que l'ouragan n'aura point flétries. — Demain! rêvez-vous? demain aurai-je besoin d'offrir des fleurs à mon père? — Je ne vous entends pas: est-ce que le plaisir de fleurir votre père, n'est pas pour vous un besoin de tous les jours? — Il est plaisant! tous les jours sont-ils pour moi la fête de mon père? — Je le croyois; et revient-elle souvent cette fête? — Une fois tous les ans: c'est bien assez, ça me semble. — Pour ne le fêter qu'un jour, autant vaudroit ne pas le fêter du tout. — Et l'usage donc! — Ah! l'usage veut qu'ici l'on ne fète son père qu'une fois par an! mais l'année est un peu longue, et si vous oubliez le jour.... — On danse chez mon père. — J'entends; sans la danse... — Ma foi, même avec la danse. Si, par hasard, une de mes femmes n'avoit pas prononcé devant moi le mot bal, j'oublierois tout net la fête de mon père: j'eusse été inconsolable. — De l'oubli du bal? — Du bal?... Non, mais de sa fête: c'eût été d'une gaucherie! — Mais comment hier la vue de votre père ne vous a-t-elle point rappelé que c'étoit aujourd'hui? — Hier! il y a deux mois que je ne l'ai vu. — J'entends; il n'habite point Paris. — Comment! son hôtel



est à quatre pas d'ici. — A quatre pas d'ici ! et il y a deux mois... — Que voulez-vous ; sa maison est sérieuse , il dine de bonne heure , il voit peu de monde , il ne joue point : mon mari s'y ennuie. Que ferois-je là ? nos goûts , nos âges sont si différens ! si je le voyois plus souvent , je le fatiguerois ; cela me fatigueroit moi-même , et j'aime tant mon père !... Hé bien , Monsieur , dit-elle , en s'adressant au grand homme sec , et ces couplets ? Qu'est-ce que ces couplets ? lui dis-je. — Un compliment pour mon père. — Pourquoi pas une excuse ? — Une épigramme ! — Tout au plus un conseil. Mais pardonnez mon ignorance ; vous préparez un compliment pour votre père , et vous le faites écrire par un autre ! vous l'avez donc dicté ? — Est-ce que je sais faire des vers ! — Et pourquoi des vers ? pourquoi ne pas lui dire tout bonnement : mon père.... — Comme le peuple , n'est-il pas vrai ? cela seroit galant ! — Non pas galant , mais naturel. — Et puis ne faut-il pas que je chante ? il y aura là cent personnes qui n'y viendront que pour m'entendre. — A merveille : vous chanterez , vous danserez , et vous appellerez cela la fête de votre père ! il me semble que ce sera un peu la vôtre ? — Pourquoi non ? quand on est sage , il faut semer de fleurs la route des devoirs. Pendant ce tems elle parcourroit les couplets. — Mais cela est pitoyable , Monsieur ! il n'y a point de trait , point d'esprit dans ces couplets ; ils sont d'une fadeur , d'un morose , d'une langueur ! — Quoi donc , Madame ! j'ai fait parler le cœur , le respect , la nature : j'ai cru... — Fi donc ! — Madame a raison , Monsieur : refaites ces couplets : le respect , l'amour , la nature ! est-ce qu'on peut applaudir à cela dans une famille dont on fête tendrement le chef une fois par an ? Madame veut être applaudie ; cela est très-simple : n'est-ce pas une comédie qu'elle va jouer ? Le poète sourit. Je pris congé et je sortis. Et voilà chez les Parisiens , la piété filiale ! Hé bien ! que l'on interroge le public sur cette dame , c'est la fille la plus tendre , son père l'adore , elle idolâtre son père ! elle lui fera tous les deux ou trois mois une visite de cérémonie ; elle entrera , l'embrassera , s'assoiera , bâillera , se levera , s'en ira. Son père dine-t-il chez elle , dinez avec moi , dira-t-elle à huit ou dix personnes ; je ne veux pas que mon père soit seul. Seul avec sa fille ! Est-ce le père qui l'invite , vingt étrangers sont priés ; c'est une affaire , c'est tout l'appareil de la cérémonie. Le diner se termine : c'est son jour de loge à l'Opéra ; elle part : on a fait une toilette , il ne faut pas la perdre. Le vieillard est-il malade , elle y volera une fois... deux fois peut-être : il faut prendre garde cependant ; la maladie n'est pas déclarée , on ne sait ce que c'est , et puis l'appartement d'un malade est si mal sain ! mais cinq ou six fois par jour un laquais se présentera à la porte pour voir le bulletin. Et qui oseroit dire après cela que tous les devoirs ne sont pas remplis ? voilà pour- tant à quoi se borne cette grande idolâtrie !

L. V.



A E S T E L L E ,

*En lui donnant une pêche.*

Quand de Vénus la faveur immortelle,  
Du beau fils de Priam récompensa l'arrêt ,  
Une pomme par lui donnée à la plus belle  
De sa reconnaissance étoit le doux objet ;

Mais une pêche parfumée

Sans doute auroit été le prix

Qu'eût obtenu la plus aimée ,

Si l'Amour eût régné sur le cœur de Paris.

De ce fruit précieux Pomone toujours fière ,

Ne le donne qu'aux favoris

De l'aimable Dieu de Cythère ;

Et la Déesse, à mon avis ,

Assez justement le préfère :

Sa fraîcheur , son éclat , son brillant coloris ,

Des plus touchans attraits sont la vivante image.

Oh ! que plus justement , à la cour de Cypris

Du double prix on vous feroit hommage !

Oui , pour vous décerner ce triomphe flatteur ,

Les yeux d'accord avec le cœur

Prononceroient , ô mon Estelle ,

Qu'en vous la plus aimée est encor la plus belle.



FRAGMENT d'un article du Feuilleton du Journal des  
Débats.

Quelle est donc la magie de la mode ? Ces chevaliers du tems passé , si évaporés , si extravagans , avoient le costume des vieillards ; leurs têtes sans cervelle étoient affublées d'énormes perruques , aussi longues , aussi touffues que celles de nos anciens présidens à mortier : on n'étoit point choqué du contraste bizarre d'une si vénérable coëffure , avec une figure d'écolier , et le langage du plus franc étourdi : peigner cette majestueuse perruque , étoit un des principaux soins des petits-maitres du plus excellent ton ; quelquefois ils avoient l'impertinence de l'ôter en compagnie , pour lui donner un coup de peigne plus à leur aise : le chevalier prend la liberté d'ôter la sienne devant sa maîtresse Isabelle , sous prétexte de la chaleur , ce qui fait dire à la soubrette :

La manière est plaisante ,

Vous voulez nous montrer votre tête naissante ;

Ce regain de cheveux est encore bon à voir.

Cette tête naissante et ce regain de cheveux , est aujourd'hui tout ce que montrent les jeunes gens : il y a un milieu sans doute entre une tête tondue et une tête accablée de cheveux d'emprants : mais excès pour excès , il est beaucoup plus naturel d'être tondue , et notre mode me semble bien meilleure , sur-tout en été.



Les femmes, qui sont encore tondues de plus près que les hommes, ne savent pas combien cet usage commode leur épargne d'inquiétudes et d'impatience; combien l'élégant édifice des anciennes coëffures étoit difficile à bâtir; quel tems précieux on perdoit à tourmenter des cheveux: les femmes-de-chambre y gagnent encore plus que leurs maîtresses. Lisette dit, en parlant d'Isabelle:

Il m'a fallu trois fois réformer sa coëffure;  
Nous avons toutes deux enragé tout le jour  
Contre un maudit crochet, qui prenoit mal son tour.

Les dames et leurs suivantes n'enragent plus aujourd'hui contre les crochets; mais peut-être ont-elles d'autres sujets d'enrager; car il y a dans tous les tems une compensation assez exacte de biens et de maux.

*Réponse de J.-J.-Rousseau à la Lettre insérée dans l'avant-dernier numéro.*

A Motiers, le 27 janvier 1763.

Je reçois presque en même tems, Madame, vos étrennes et votre portrait, deux présens qui me sont précieux, l'un parce qu'il vous représente et l'autre parce qu'il vient de vous. Il semble que vous avez prévu le besoin que j'aurois de l'almanach, pour contenir l'effet que feroit sur moi la description de votre personne, et pour m'avertir honnêtement qu'un homme né le 4 juillet 1712, ne doit pas, le 27 janvier 1763, prendre un intérêt si curieux à certains articles, sous peine d'être un vieux fou. Malheureusement le poison me paroît plus fort que le remède, et votre lettre est plus propre à me faire oublier mon âge, que votre almanach à m'en faire souvenir. Il n'eût pas fallu d'autre magie à Médée pour rajeunir le vieux Eson; et si l'Aurore étoit faite comme vous, Titon décrépît pouvoit être encore malade, que ses ans et ses maux devoient disparaître en la voyant. Pour moi, si loin de vous, je ne gagne à tout cela que des regrets et du ridicule; un cœur rajeuni n'est qu'un nouveau mal avec tant d'autres, et rien n'est plus sot qu'un barbon de vingt ans. Aussi, je ne voudrois pas, pour tout au monde, être exposé désormais à voir ce joli visage d'un ovale parfait, et qui n'est pas la partie la moins blanche de votre personne; j'aurois toujours peur que ces petites mouches, couleur de rose, ne devinssent pour moi transparentes, et que pour mieux apprécier le teint du visage, quelque frileuse que vous puissiez être, mon esprit indiscret n'allât, à travers mille voiles, chercher des pièces de comparaison.....

Mais, Madame, laissons un peu votre teint et votre figure, qu'il n'appartient pas à une imagination de cinquante ans de profaner, et parlons plutôt de cette aimable physionomie faite pour vous donner des amis de tout âge, et qui promet un cœur propre à les conserver. Il ne tiendra pas à moi qu'elle n'achève ce que vos lettres ont si bien commencé, et que je n'aie pour vous, le



reste de ma vie, un attachement digne d'un caractère aussi charmant. Combien il va m'être agréable de me faire dire, par une aussi jolie bouche, tout ce que vous m'écrirez d'obligeant, et de lire dans des yeux d'un bleu foncé, armés d'une paupière noire, l'amitié que vous me témoignez ! mais cette même amitié m'impose des devoirs que je veux remplir ; et si mon âge rend les fadeurs ridicules, il fait exuser la sincérité. Je vous pardonne bien d'idolâtrer un peu votre chevelure, et je partage, même d'ici, cette idolâtrie, mais l'approbation que je puis donner à votre manière de vous coiffer, dépend d'une question qu'il ne faut jamais faire aux femmes, et que je vous ferai pourtant. Madame, quel âge avez-vous ?

---

A N E C D O T E.

*Réconciliation conjugale.*

Une dame anglaise étant au lit de la mort fit appeler son mari, et, après avoir ému sa sensibilité par le détail de ses souffrances, elle le conjura de lui pardonner, dans ce dernier moment, une faute dont elle étoit coupable envers lui. Le mari le lui ayant promis, elle lui avoua qu'elle lui avoit fait une infidélité. « Je vous le pardonne, répondit le mari ; mais j'attends pareillement de vous le pardon du mal que je vous ai fait ». L'Anglaise le lui ayant promis : — « C'est, lui dit cet époux, que, m'étant aperçu de ce que vous venez de m'avouer, je vous ai empoisonnée, ce qui est la cause de votre mort ».

---

LA VACHE ET SON VEAU.

La Vache, en regardant son Veau,  
Disoit à la Jument de chasse :  
Mais voyez donc sauter mon Veau !  
Ne trouvez-vous pas que mon Veau  
Galoppe avec tout plein de grâce ?  
Moi, je vous dirai qu'à mon Veau  
Je trouve toujours, quoi qu'il fasse,  
Un je ne sais quoi qui me passe,  
Et que n'a point tout autre Veau.  
A quoi la Jument un peu lasse  
De ce rabachage de Veau,  
Répondit enfin : Je vous passe  
Votre engouement pour votre Veau ;  
Je veux bien croire votre Veau  
Un Veau de la première classe ;  
Mais après tout, ma chère, un Veau  
Ne peut jamais être qu'un Veau.

BOISARD.

---

LA GYMNASTIQUE de la Jeunesse, ou Traité élémentaire des Jeux d'exercice, considérés sous le rapport de leur utilité physi-



que et morale ; par M. A. Amar Durivier et L. F. Jauffret ; ouvrage orné de trente gravures. Prix 2 fr. sans fig. 3 fr. papier ordinaire, 4 fr. papier fin, 1 fr. 25 c. de plus pour le port. A Paris, chez A. G. Debray, libraire, place du Muséum, n°. 9.

---

M O D E S.

La mode plus impérieuse que la saison maintient les capotes dans la classe opulente et permet aux grisettes seules, fraîchement tondues d'aller nue tête. Les capottes sont de taffetas rose ou lilas, d'organdie ou de sparterie : sur le bord de toutes celles d'organdie et de quelques-unes de taffetas, est cousue une dentelle qui pend en demi-voile. Les rubans se portent écrus et très-larges, fond couleur de paille, quelquefois vert ; rayé de diverses couleurs. Dans la couture, la nouveauté la plus marquante est une tunique de crêpe noir sur une robe de taffetas gris. Quelques élégantes ont paru, ces jours-ci, avec des schalls blancs, oblongs, suspendus à leur col. Les petits fichus ne se croisent plus sur le sein ; on les porte tous comme l'indiquoit la gravure n°. 485.

---

EXPLICATION DE LA GRAVURE, N°. 488.

Nous avons peu vu de tuniques juives de cette couleur, encore moins de colerettes et de bouts de manches ainsi chiffonnés ; mais tel étoit le dessin qui nous a été remis. On porte beaucoup de souliers de couleur. Les ombrelles sont aujourd'hui plus communes que les éventails ; on les porte en taffetas vert ou en percale.

---

EXPLICATION DE LA GRAVURE, N°. 489.

Rien de ce qui est sur cette planche n'est encore passé de mode. Nous n'avons vu qu'un seul schall croisé comme le schall ponceau.

---

Les planches 98, 99 et 100 de collection de *Meubles et Objets de goût*, viennent de paroître. Sur la planche 98, sont trois coiffures et des Bijoux. La planche 99 offre un grand Corps-de-bibliothèque, et la planche 100, deux Glaces encadrées dans des panneaux décorés. Ces trois planches complètent l'an 11. (Le N°. 101 paroitra le 15 vendemiaire).

Pour 50 francs, nous ferons porter au Bureau des voitures publiques qui nous sera indiqué, et mettre sous enveloppe de toile cirée, les cent Numéros des années 10 et 11, avec deux frontispices gravés.

---

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, au citoyen La Mésangère, rue Montmartre, n°. 152, près celle du Mail, vis-à-vis le café de la Victoire.*